

Pensées

Papa était chercheur d'eau, celui-là est chercheur d'or. Il n'aura peut-être pas plus de chance, mais en tout cas il cherche quelque chose.

Aujourd'hui, c'est la tombe de papa que j'ai trouvée sans peine. Elle s'allonge tout au fond du cimetière, à gauche, au bout de la quatrième allée de graviers qui conservent légèrement sur leur peau rocheuse la brillance de la fraîcheur de la nuit. En traversant l'allée, je suis surprise de remarquer qu'un grand nombre de fleurs sur ces nombreux rectangles de marbre, ces miroirs de granit, ces mausolées de pierre, sont plus asséchées que ce sol granuleux. Quand je passe à côté des bruyères, des roses rouges, pourpres, blanches, des belles ou des fanées, il me semble entendre qu'elles me demandent de l'eau. Les rares tombes encore habillées de couleurs autour de celle de mon père ne se sont que la marque d'un corps encore frais sous la terre ou d'un deuil inachevé. Les autres sépultures, déshabillées de fleurs et de souvenirs rendus vivants, enveloppent des personnes trop vieilles, aujourd'hui oubliées, ou des personnes trop solitaires le temps de leur histoire ; aucune trace de famille ou d'amis n'est laissée sur le vestige de leur existence, la tombe est nue et rend la mélodie de vie de leurs défunts ; elles respirent le silence imperturbable de l'oubli et l'odeur triste de l'abandon.

Papa aimait les fleurs et a cherché l'eau pendant onze ans, et je sais qu'il aurait eu de la peine en découvrant ce paysage asséché et assoiffé dans lequel il reposait à présent. Papa avait entretenu notre petit jardin avec une telle adresse malgré la chaleur étouffante lorsque nous habitions dans notre maison à Zagora. Il aimait les plantes autant qu'il aimait ma mère, et il était d'une délicatesse rare avec l'une comme avec l'autre. Lorsqu'il rentrait de son travail épuisant, un soir sur deux, il s'appliquait, avec la même ardeur, à assouvir ses plantes et ses fleurs. Notre jardin fut une mine d'or aux yeux de mon père. Et lorsque les fleurs se portaient à ravir, mon père était heureux et beau. Nous avons vécu à Zagora onze ans, maman, papa et moi. Ma mère y était institutrice en école primaire et mon père faisait partie d'un petit groupe de villageois qui partaient tous les jours sur les routes retrouver les rivières et les points d'eau pour approvisionner le village en eau. Avant d'être chercheur d'eau, mon père était plongeur, mais notre départ au Maroc l'a empêché de poursuivre ces voyages sous-marins, choisissant ainsi de s'aventurer à la recherche de l'eau sur terre.

Moi, ce que je cherchais à cette heure sous ce lever de jour entre ces fleurs faisant l'aumône, c'était sa tombe. Je n'avais pas eu la force de le voir mettre sous terre, de le voir m'être arraché si traditionnellement, de devoir le voir partir. Mais je l'ai trouvé sans peine en ce jour automnal dans le cimetière silencieux. Maman ne m'a rien dit de l'emplacement de sa tombe, maman ne m'a d'ailleurs rien dit de lui depuis un an. Il est mort. Maman et moi n'évoquons même plus son souvenir ensemble, le laissant faner dans notre mémoire commune malgré nous. Un an c'est long à vivre dans un silence de mort. Je n'ai encore posé aucune fleur sur la tombe de papa, je ne lui ai pas donné un peu de ma chaleur sentimentale pendant le premier hiver qu'il a traversé seul sous la froideur du marbre. Mais aujourd'hui, les feuilles d'automne ne sont pas seules sur sa tombe, quelques pensées aux couleurs passées, et quelques cyclamens mauves bientôt fanés leur tiennent compagnie. Qui sont ces gens qui ont témoigné de leur affection envers papa ? Je n'ai jamais cessé d'aimer mon père, pourtant jusqu'à présent jamais je ne l'ai couvert de fleurs.

Je me penche un peu sur celles-là pour humer leur parfum ; la sécheresse semblait en avoir dérobé la senteur. L'air semblait figé et le calme bientôt trop pesant.

Je regarde autour de moi : je remarque que nous ne sommes que deux dans le jardin mortuaire, éloignés par plusieurs allées et de nombreuses croix. C'est une dame bien plus âgée que moi qui se recueille péniblement sur ses deux jambes. De loin, en ne regardant que sa silhouette et son dos courbé, on pourrait croire qu'elle était à l'église, priant comme une statue. A cet instant, sans s'en rendre compte, elle accomplissait un effort pour ne pas vaciller, les yeux

rivés sur la feuille d'or gravée sur la stèle, à repenser ses souvenirs et l'être qui lui était cher. A présent, je semble voir ce qu'est véritablement la traînée de la mort : il y a du monde pour l'enterrement, beaucoup de fleurs, et puis quelques semaines plus tard, il n'y a plus grand monde, les uniques fidèles, les fantômes de la vie, et quelques fleurs fanées. La mort c'est comme la vie, il est impossible de penser à tout le monde tout le temps. Les deux sont intraitables, et nous obligent à contempler un vide immense autour de nous. J'ai toujours pensé que c'était pour cette raison que l'on fête les anniversaires, qu'on organise des mariages, qu'on prépare des fêtes, ou que l'on va aux enterrements ; pour se rassurer d'être entouré et d'être aimé.

Le soleil frais du matin caresse mon visage éveillé et réchauffe les morts et les plantes de la rosée du matin. Il n'est pas encore huit heures, et, j'ai l'impression d'attendre que mon père me chuchote bonjour. Je l'imagine au chaud sous l'épaisse terre et la dureté de la pierre. Cela fait douze mois qu'il est là. C'est la première fois que je viens le voir mais je n'arrive pas à l'intégrer au décor ; il ne me semble pas être à sa place, je le sens étriqué dans ses planches, en train de s'excuser de prendre autant d'espace, et je trouve cela déplacé, presque inconvenant, de voir mon père dans ces rangées de lits de morts. Les personnes qui ne sont pas mortes âgées n'ont jamais leur place dans les cimetières. Moi, j'ai seize ans, mais je suis vivante. Je viens arroser les fleurs sur la tombe de mon père.

Soudain, le silence du cimetière me paraît insupportable, presque oppressant. J'étais devenue silencieuse, inactive, imperturbable. J'aurai voulu sentir présentement l'éclat brutal du soleil de Zagora sur ma face pour me sortir de cette torpeur de nostalgie prégnante. La nostalgie ne me sert pas ; elle m'anéantit. Je crois qu'à cet instant je commençais à pleurer sans m'en rendre compte. D'un geste naturel et spontané, je plonge mes mains tremblantes dans les pots des pensées et de cyclamens sur la tombe de papa. Je touche la terre, je la découvre comme un aveugle caresse pour la première fois un visage inconnu. J'effleure sa douceur ; elle n'en a plus tellement. Je lève mes mains pour caresser mes joues mouillées, je sens quelques résidus de terre collés sur mes doigts glisser sur ma peau lorsque d'un geste lent, je ramasse mes larmes. Alors, je prends dans mes mains un peu de l'eau salée qui coule sur mon visage pour la verser dans la terre sèche. J'espère que cette terre s'abreuvera rapidement de mes larmes pour voir se redresser les fleurs. Qu'elle transforme leur courbure en un jet de beauté, qu'elle ravive la mémoire de mon père. L'humidité dérobée, mes joues à leur tour désormais sont devenues sèches et les pleurs ne coulent plus, alors je me dirige vers l'entrée du cimetière pour remplir l'arrosoir qui semble se faire mal, par terre, sur les pointus des graviers. Le bruit de l'eau, frappant avec force contre le fond de l'arrosoir vert éraflé, éclate brutalement dans le silence qui m'entourait jusque-là. Rempli à ras-bord, je tiens de ma main l'arrosoir lourd qui bascule par les mouvements de mes pas. Je repasse à côté de toutes ces tombes que j'avais vues pour la première fois il y a quelques minutes. Le soleil s'est levé encore plus haut dans le ciel et noie désormais la majorité des tombes dans une mare dorée. Ce décor me paraît subitement familier ; j'ai l'impression d'y avoir longtemps rôdé et de connaître intimement tous ses habitants endormis.

Les fleurs de mon père n'ont pas eu besoin d'autant d'eau que j'étais allée chercher, j'ai failli les noyer. Alors, avec l'eau qu'il me reste, j'arrose les fleurs sur les tombes d'inconnus jusqu'à la dernière goutte que je pourrai donner. A chaque sépulture, je procède de la même manière : je lis le nom du dormeur sur la dalle funéraire, et puis je lui verse de l'eau sur ses pieds recouverts. Quelque fois je nourris des superbes chrysanthèmes blancs, et d'autres fois j'humidifie une terre noire et nue.

Je pars en laissant derrière moi la tombe de papa avec ses fleurs assouplies et son soleil d'automne. Je dépose l'arrosoir là où je l'ai pris, aussi vide. Je passe l'entrée du cimetière dans un état nouveau, endeuillée mais heureuse, pour m'en aller, quand je sens que l'on prend mes

mains. Un vieux monsieur les tient dans les siennes d'une manière que je ne connais pas ; d'une précaution et d'une délicatesse rares. Il ne me regarde pas ; il ne fait qu'observer mes mains, mes doigts, recueillis dans ses paumes ridées. Mes ongles sont légèrement noirs, encore marqués de terre.

Lorsqu'il m'eut inspecté chaque doigt, il relève la tête, m'offre son regard incomplet, lâche tendrement mes mains puis me dit :

- « Ma femme porte son alliance au doigt dans son cercueil, moi, j'ai perdu la mienne le jour de son enterrement dans ce cimetière. Depuis, chaque jour, j'attends que quelqu'un la trouve dans ces graviers ou dans cette terre et la porte à ma place. »